

Montréal - 4 avril 2019

PPU Des Faubourgs - mémoire

présenté à la commission mandatée par l'Office de consultation publique de Montréal

# **Réflexions et vision sur la zone dite “déstructurée”**

et autres enjeux connexes

par

Marc André Perreault  
M. Arch

## **la méthode**

Le mémoire qui suit s'avéra être pour moi un exercice introspectif et projectif sur la nature publique de l'espace éponyme, sur ce qu'est la ville, et sur le moment où nous nous trouvons. Il est particulier qu'en français, on se trouve *spatialement* à un moment, d'où l'utilisation du mot "où" et non du "quand" lorsqu'on réfère à une unité temporelle. De la même manière, l'espace temporel et l'espace physique s'imbriquent de façon complexe dans la ville, et surtout dans un morceau de ville comme celui ici analysé. Le moment où nous nous trouvons, aujourd'hui, est un moment charnière, sur un espace charnière, sur une jointure, une articulation, dans l'histoire et dans le paysage de Montréal.

De manière analogique avec la méthode scientifique chère aux disciplines dites "pures", avant toute hypothèse, il s'agit de poser un constat quant à l'espace trouvé, observé. Ce constat permettra d'inscrire la suite de manière cohérente dans un processus menant vers une hypothèse puis une ouverture vers l'expérimentation. Le constat est multiple, il n'est pas exhaustif, ni objectif. Il suppose une prise de position qualitative à plusieurs égards, suivant des valeurs concernant l'espace urbain et l'architecture de la ville et dans la ville, appliquées au secteur à l'étude. Ces valeurs mettent à la fois l'échelle physique et la valeur intrinsèque du citoyen et de la citoyenne au centre, comme priorité absolue, en leur qualité d'individus libres membres d'une collectivité et aspirant au bonheur et à l'émancipation à travers cette dernière.

## **les couches d'une oeuvre**

Tout d'abord, la ville est une oeuvre construite composée de couches d'information superposées et opposées comme un collage, définissant la diversité urbaine dans son ensemble. Le collage est spatial et temporel et les combinaisons infinies font la spécificité d'un lieu. La signature architecturale, la forme de la trame urbaine mais aussi la langue de la population, la culture, l'âge des gens, les éléments de biodiversité, la topographie et d'autres variables sont autant de couches d'information.

Dans le quartier dit des Faubourgs, le Fier Monde des uns, le Ste-Marie et le St-Jacques des autres, en passant par le Village, le quartier des Ondes et le Pied du Courant, déjà on peut sentir les couches culturelles, propres à des univers narratifs et rhétoriques, dans le poids et la portée des noms qui habillent ou ont habillé le quartier de certains sens sociaux ou historiques.

## **déstructuré et à requalifier**

Dans une portion névralgique du secteur, aujourd'hui qualifiée par l'OCPM comme étant déstructurée et "déqualifiée", les récits empilés les uns sur les autres voient leurs poids doublés d'une composante de couches physiques, architecturales et urbanistiques.

Dans cette zone, considérée dans un horizon élargi, c'est-à-dire incluant le Pont Jacques-Cartier, le Pied-du-Courant, l'ancienne zone industrielle DeLorimier, la rive du fleuve, l'usine Molson, la limite du Faubourg Québec et celle du Village, on trouve un espace unique à Montréal dont le collage urbain devait il n'y a pas si longtemps être un des plus riches, du fait de son histoire complexe et longue. À juste titre, jusqu'au chemin initial de la colonie le traverse.

Mon observation est que le site est tout sauf déstructuré et non-qualifié : il a une identité très complexe, qui lui est propre, varié en son sein même, et qui n'est pas celle de son environnement même le plus immédiat. Il s'agit de stimuler cette identité et de puiser dans ce que ce site est, aujourd'hui, afin de lui garantir un avenir tout aussi riche et unique. J'explorerai cet enjeu majeur plus en profondeur après un bref survol historique critique.

## **le carrefour de l'Histoire**

Véritable noeud de rencontre des nombreuses périodes historiques, le site se développe d'abord d'Ouest en Est de la fin du 18ème siècle au début du 19ème, dès l'expansion de la ville hors des murs de la colonie, le long du fleuve St-Laurent, grand oublié du quartier aujourd'hui. La zone a toujours été depuis aux premières loges de la grandeur industrielle, de la misère ouvrière, mais également des transformations politiques secouant la société civile montréalaise, jusqu'à ce que celle-ci soit effacée avec violence, non pas physique mais urbanistique, d'une portion immense des lieux.

Pour cause, le site se transforme en carrefour routier pour la région métropolitaine avec le Pont Jacques-Cartier. Ses abords sont malheureusement évidés et stérilisés, malgré le fait que sa superstructure majestueuse permette de facto une grande porosité et une appropriation au sol, dont on n'a à peu près jamais su tirer véritablement profit, jusqu'à aujourd'hui. Montréal s'ouvrira plus tard aux idéaux de la modernité en aménagement et en architecture. Ceux-ci sont indissociables d'un discours sur l'hygiénisation et les opérations dites de rénovation urbaine, en plus d'être liés à la montée en puissance de l'automobile et de la télévision dans les habitudes de vie de la société et incidemment dans la planification de l'aménagement de ce territoire.

L'élargissement de l'avenue Dorchester provoque le rasage des têtes d'îlot situés au sud de l'avenue, entre les rues Wolfe et Dorion. Ce faisant, l'avenue devient un avatar d'autoroute qui n'a aucun rapport avec son contexte local, et dont la présence constitue une nouvelle cicatrice pour les citoyens et citoyennes. Encore aujourd'hui, maintenant nommée René-Lévesque, elle apparaît ici comme un projet inachevé et au design dépassé. En parallèle, les objectifs de centralisation et de modernisation des activités de Radio-Canada, en accord avec les objectifs urbains de Montréal, mènent à la conclusion qu'il est nécessaire et préférable de raser la majorité du Faubourg à M'lasse dont les édifices sont considérés vétustes au profit du vaste complexe télévisuel encore présent.

La frange sud du faubourg entre Viger et Notre-Dame sera détruite peu après l'inauguration de la Maison de Radio-Canada pour faire place à la sortie du tunnel Viger de l'Autoroute Ville-Marie, grand axe métropolitain qui n'est pas complété à ce jour.

Aucune de ces motivations ne devraient aujourd'hui diriger la réflexion sur l'avenir du site, puisqu'elles appartiennent au siècle passé et ne sont plus des avenues humainement viables pour penser un milieu de vie durable. En outre, la combinaison de ces facteurs explique le morcellement puis la destruction d'un grand pan du tissu urbain montréalais générique qui dominait la totalité du quartier. Un milieu de vie animé est effacé et fait place au vide spatial mais aussi au bruit automobile et aux murs de béton, au pied des promesses de la modernité et des géants industrielles venant d'une autre époque, encore debouts pour Molson et déjà disparus pour le secteur DeLorimier.

## **la tension et l'identité des lieux**

Si la zone constitue aujourd'hui un élément de collage dans l'ensemble montréalais, c'est dans une relation de tension et d'opposition en raison de différentes entreprises de ruptures, de fragmentations et de coupures, de suppression de couches allant jusqu'à la topographie, nivelée et scarifiée par l'urbanisme moderniste. Il s'agit de suppressions dont la violence du souvenir persiste avec force dans la mémoire, depuis la destruction du Faubourg, en passant par la construction des infrastructures automobiles au nord, à l'Est et au sud, puis par l'érection du complexe de Radio-Canada et par l'expansion tentaculaire de l'Usine Molson. Il y existe une immense tension avec le paysage urbain environnant. Les extrêmes de l'urbanisation composent les identités actuelles du site qui n'a plus rien de "local".

Au contraire, il s'agit là d'une extension des infrastructures propres à la suburbanité niant toute porosité, toute permanence de la vie urbaine, toute société civile où l'individu peut se réaliser comme citoyen. De fait, même matériellement, la violence des gestes posés et construits fait en sorte que la ville autour n'est plus qu'un paysage passif, un horizon lointain, sans être un élément vécu. In situ, les éléments deviennent de gros objets déposés, autonomes et sans liens; aucun écosystème; ni tissu ni réseau actif n'y a droit de cité. Il y a un malaise certain le long de cet amalgame maladroit de rupture qui n'a jamais été désiré ni conçu comme tel.

En plus de ces objets bâtis, les nombreuses limites franches, physiques et perceptuelles, sonores et paysagères ou architectoniques, témoignent de ces tensions; elles témoignent d'une violence passée certaine, mais surtout, et étrangement, d'un paradoxe actuel sur la capacité incroyable des espaces existants aujourd'hui de stimuler l'imaginaire de chacun.

## **la page blanche**

Car malgré tout ça, telle une grande page blanche, il n'est presque aucun lieu à Montréal qui ait autant fait rêver, dans les dernières années, sur les possibilités, sur ce que sera notre ville de demain, sur la diversité culturelle et sociale que nous voulons entretenir, sur ce que nous pouvons faire avec notre patrimoine, sur la nouvelle relation que nous pouvons tisser avec notre fleuve, et sur le paysage que nous pouvons dessiner. À titre d'exemple, pour une troisième année, un atelier entier de projet final de l'école d'Architecture de l'Université de Montréal se consacre à analyser et réinventer le secteur. Cette capacité à stimuler l'imaginaire, c'est une des identités de ce site, et c'est une qualité qui doit être protégée et préservée, par la mise en oeuvre d'un vaste programme d'espace publics minéralisés et végétalisés liés, en évitant toute programmation excessive, de sorte que la société civile peut s'y retrouver, s'y recréer, se l'approprier, y jouer, y expérimenter aussi, et continuer d'imaginer en toute liberté.

L'idéal serait que les idées spatiales et programmatiques qui sous-tendent le projet novateur du village au pied du courant depuis quelques années se propagent tel un réseau d'expériences urbaines itératives, éphémères et évolutives, à travers ce nouveau morceau de ville à venir. Ce genre d'espace public devrait embrasser les contours de la station de pompage Craig et s'insérer aux abords de l'entrée de l'autoroute Ville-Marie. Il devrait s'allonger au-dessus des rails, il devrait occuper les espaces sous le pont. Il devrait créer des ramifications, des axes de vue permettant de se projeter vers toutes les directions, vers la ville comme vers le fleuve, vers la Biosphère comme vers le Pont, vers les repères visuels tels les clochers, la tour de Radio-Canada et la masse de brique rouge affublée des lettres M-O-L-S-O-N, et vers les autres axes publics de la ville comme le Square Viger et le Vieux-Port, d'une manière plus intéressante et vivante qu'une banale grille de rues et de mobilier urbain de catalogue dépassé. Et même au-delà, dans les quartiers voisins dont la rigidité bâtie et tramée gagnerait à être assouplie et rafraîchie, en investissant et en enrichissant le passage Sainte-Rose, qui pourrait à son tour rejoindre une nouvelle rue Sainte-Catherine entièrement piétonne, à l'année, et ses espaces publics repensés comme de vraies places et non plus comme des vides d'îlot résiduels négligés, comme celle située à l'intersection Wolfe et Sainte-Catherine.

L'espace public est le liant de la vie dans la ville, la valeur ajoutée non chiffrable mais ô combien enrichissante, le lieu de production du bonheur partagé. En ce moment, la zone n'a à peu près aucune vie, mais un impressionnant nuage d'idées et de potentiels flotte au-dessus et s'y projette. S'il faut certainement y ramener la vie, il ne faut pas en contrepartie chasser le nuage et privatiser à outrance les potentialités spatiales et ainsi noircir la totalité de la page, ou encore la quadriller; il ne faut pas combattre et remplacer le malaise et les vides ambiants avec la banalité de trottoirs en béton, la platitude de l'asphalte ennuyante et le gazon morne.

Car si la violence des fragmentations et la suppression d'un passé encore palpable par son absence et son silence assourdissant sont autant d'éléments qui suscitent inconfort et frustrations dans le présent, les couches supprimées ont fait place à un nouveau tissage, celui d'un réseau marginal d'espaces interstitiels, des terrains vagues capables de projeter une remise en question du contexte environnant, du cadre de production et de construction de la ville et de suggérer une infinité d'usages et d'avenirs possibles qu'il serait dommage de figer dans un urbanisme contraignant, tant ce réseau est riche. Le vide n'est pas dénué d'intérêt en ce sens qu'il pousse chaque citoyen et chaque citoyenne qui le désire à se questionner sur sa relation à cet espace, et à en faire le sien l'instant d'une idée ou d'une traversée, et la ville en soi se définit en contraste de ces espaces qui sont une part fondamentale de son système de reproduction et de signification.

L'Histoire a charcuté des rues et des places, tels des muscles, qui étaient les précieux liens articulant le passé et un présent révolu, en le privant d'un avenir. Ce faisant, toute tentative de recoller ou de recréer un membre sectionné tel quel, est vaine, tant trop de temps s'est écoulé. Par contre, le génie créateur d'experts peut être mis à contribution afin de concevoir l'équivalent de l'extension bionique pouvant prolonger le quartier voisin, amputé, et le redéfinir positivement comme un nouveau tout.

## **le risque**

Dans la relation entre le présent et l'avenir de cet espace cette fois, en effet, le risque est résolument d'opter pour une planification traditionnelle, par l'imposition de l'ordre et du système urbain "normal", axé sur la productivité économique, ce qui aurait pour effet d'effacer et de castrer la capacité de ces lieux de suggérer de nouvelles manières de voir et de vivre la ville, de suggérer une liberté nouvelle d'habiter, de jouer, de communiquer, de traverser. Il faut éviter à tout prix une surenchère de structure, de qualification programmatique saturée, ce qui serait encore pire comme environnement. Il faut entretenir l'unicité et la fluidité.

## **refuser, accepter et assumer**

C'est donc pourquoi, résolument, je crois qu'il faut à présent accepter les gestes posés autrefois et refuser l'historicisme, tel que mentionné ci-haut, et la nostalgie anachronique comme stratégie de projection du site. Le faubourg ne reviendra pas, et c'est bien comme ça. Dans l'ère où nous entrons, nous devons nous inscrire dans un continuum de transformation positive. L'extrême de l'urbanisation, dont nous sommes en présence, est un mélange entre annihilation, négation de la ville et des gens qui la composent, de coupures des couches telle qu'il a déjà été exprimé. Il devient une couche en soi. Le collage continu de la ville n'a pas cessé d'exister dans le temps malgré la démolition de couches d'information présentes : la partie touchée ne fait que changer drastiquement d'identité, et cet impact se prolonge dans la mémoire et dans l'identité des éléments limitrophes.

Les couches extrêmes, caractérisées par la violence de sa fondation et par la violence quotidienne de ses formes et de certaines de ses fonctions, existent et doivent continuer d'exister, de parler de ce qui a été fait à la ville et de ce qui peut encore être fait. Si le tissu urbain est plus qu'une morphologie mais est le support d'une façon de vivre, sa destruction reflète un état d'esprit, et l'avenir de cet espace ne passe certainement pas par une recréation des formes et façades du passé, des façons de vivre antérieures.

Il serait absurde d'opter pour la rigidité historiciste, et donc absurde et insensé de poursuivre les rues et les formes d'îlots comme ce qu'on retrouve au nord ou à l'ouest de la zone. C'est une solution très, voire trop facile, et dans le domaine de l'aménagement, les solutions les plus faciles sont rarement bonnes; ce sont souvent les solutions qui sont les plus conservatrices et les moins visionnaires. Les manières de faire la ville ont évolué, notamment en termes de qualité de l'espace public, de qualité

et de diversité des réseaux urbains, et de correspondance entre la gestion, le design de l'espace et les principes de développement durable. Aménagistes, architectes et décideurs publics avons la responsabilité, vis-à-vis des citoyennes et des citoyens, de saisir l'opportunité de mettre en pratique des principes résolument contemporains et non calquer, sans réfléchir et sans les adapter, des idées passées.

## **les erreurs**

L'évolution, le renouvellement de la ville rend les bouleversements inévitables, qu'ils soient d'origine sociale, politique, économique. Une fois un bouleversement urbain tel que celui en présence nous est donné d'être repensé, l'erreur se situe dans l'incapacité de conserver le caractère véritablement civil et libre de l'espace public; l'erreur est dans la volonté irréfléchie de vouloir tout codifier, baliser et contrôler; l'erreur est de ne pas chercher à tirer de ces ruptures des occasions d'innover et de coexister autrement avec des couches dont la hiérarchie évolue. L'erreur est dans l'absence d'audace et d'inspiration quand on se retrouve avec une grande page blanche.

Le risque subsiste que certains types d'architecture ou de planification de l'espace tuent le potentiel et la possibilité, voire la nécessité de certains de ces lieux de devenir des *espaces vécus* et non des espaces de production, tels que définis par Henri Lefebvre, des espaces qui résistent à la régulation et à l'ordre, des espaces dont la signification symbolique surpasse l'usage "utile". L'inutile, c'est follement essentiel.

## **des enjeux majeurs et des idées concrètes**

Plusieurs enjeux connexes doivent être pris en compte avec la même priorité. Bien que plusieurs solutions aient été proposées déjà au cours du texte, je souhaite ici élaborer plus en profondeur sur certaines thématiques inexplorées jusqu'ici, et qui s'appliquent plus largement au quartier entier.

Tout d'abord, je constate avec beaucoup d'espoir et de passion que ce moment constitue une occasion de se pencher sur la cohérence et l'évolution de la typologie architecturale en contexte de mixité programmatique intense, de densité et de conservation du patrimoine. Que peut devenir l'usine Molson, que peuvent devenir les installations de Radio-Canada? Quel visage prendra la ville? Quelle qualité veut-on pour les logements offerts? Pour les espaces de travail offerts? Quelle relation voulons-nous créer entre un commerce et l'espace public?

Un esprit contemporain et durable doit orienter l'ensemble des décisions, de même qu'un esprit axé sur la prépondérance de l'espace public comme élément unificateur. Pour assurer la qualité architecturale, certaines politiques plus mordantes doivent impérativement être mises de l'avant, pour éviter la perte de qualité qui survient bien trop souvent, au profit de la quantité et de l'appât du gain. L'exemple des ZAC (Zones d'aménagement concertées) en France pourrait inspirer une nouvelle manière de penser et construire un morceau de ville à Montréal, en étant une solution plus viable et assurant des résultats immensément plus qualitatifs, pour tous et toutes, que nos mécanismes actuels. Une zone, en premier lieu, fait l'objet d'un concours d'aménagement global, afin d'identifier un cadre commun créatif, ambitieux, contemporain et non-monotone. Les parcelles qui la composent sont ensuite toutes réparties séparément entre des firmes d'architectes et des promoteurs différents, forcés ainsi de créer un paysage diversifié et riche dans ses détails. Aucun promoteur n'a la mainmise sur un énorme pan de ville, et c'est la qualité qui dicte la marche à suivre, dans un processus plus transparent et démocratique.

De plus, le morcellement du cadastre a prouvé dans plusieurs projets urbanistiques contemporains en France, aux Pays-Bas, au Danemark, en Suède ou encore en Allemagne ses vertus en terme de

possibilités d'appropriation et de diversification des vues, des passages et aussi de mise de l'avant du transport actif. On doit éviter les masses et les blocs bâtis infranchissables, tant physiquement que visuellement. On doit pouvoir se projeter dans l'espace, directement au niveau de la rue, et toute architecture proposant des vastes volumes opaques formant de longues façades monotones ou des podiums et des soulèvements de l'espace public en hauteur forçant un piéton à monter pour redescendre ensuite sont voués à tuer la vivacité et l'usage réussi des lieux par les gens, créant des espaces criminogènes, emmurés et déconnectés.

L'habitation doit être également un cheval de bataille de premier ordre. Pas son nombre, mais sa qualité encore une fois. Trop peu de nouveaux logis à Montréal sont intéressants, flexibles et durables. Très peu sont adaptés aux conditions de vent et de lumière naturelle, par exemple. Avec l'urgence climatique qu'on connaît, couplé aux technologies et aux savoirs disponibles aujourd'hui, il est entièrement inacceptable qu'on accepte que se construisent encore des condos ou appartements identiques, empilés, non-traversants, non pensés en fonction de l'orientation cardinale, non réfléchis de concert avec les services à proximité, etc.

Ensuite, le secteur commercial est également à traiter avec délicatesse, notamment du fait qu'il existe une précarité commerciale dans des zones névralgiques voisines. Il faudra éviter de permettre la construction de complexes commerciaux pouvant menacer ces fragiles équilibres et écosystèmes locaux. De la même manière qu'avec l'habitation, les meilleures pratiques doivent primer, notamment en matière d'accès d'un commerce à la lumière naturelle et de son contact direct avec l'espace public extérieur. Afin de garantir la vie dans l'espace public, on doit donc proscrire le recours à tout passage ou complexe commercial souterrain ou via passerelle aérienne, malgré l'apparence trompeuse de bienfaits en saison froide; l'expérience démontre que ces espaces - car trop souvent en rupture visuelle et contact direct avec l'extérieur - évacuent l'animation de l'espace public à l'année longue. Tout quartier de qualité doit prévoir des dispositifs actifs et passifs d'animation toute l'année, mais également toute la journée.

Aussi, de manière générale, l'enjeu urbain, à plus grande échelle, est celui du retissage de la ville en un ensemble cohérent, et la réduction de l'impact négatif des frontières et limites entre les différentes entités en jeu : boulevard René-Lévesque, square Papineau, rue DeLorimier, Fleuve Saint-Laurent, Usine Molson, Autoroute Ville-Marie et installations de Radio-Canada. L'ensemble des artères devraient voir leur identité autoroutière atténuée, si on veut développer un milieu de vie plus agréable et sécuritaire. Le boulevard René-Lévesque gagnerait à être aminci et ralenti, tout comme DeLorimier. L'ancien Square Papineau devrait redevenir un espace verti tranquille, accessible et animé. Idéalement, le projet d'allongement de l'autoroute Ville-Marie devrait permettre à la circulation automobile de déboucher en un seul point, plus proche du pont, afin de limiter la pollution sonore et visuelle de la multitude de bretelles existantes et ainsi ouvrir à la création de nouveaux liens piétons et de nouveaux axes vers le fleuve, à travers des percées dans le massif de Molson, par exemple.

On compte également un enjeu non négligeable sur le plan perceptuel et expérientiel. En effet, la tour de brique rouge de Molson, comme celle de Radio-Canada, de même que d'autres points focaux proches ou lointains, se doivent d'être respectés et soulignés, dans leur identité monumentale et/ou paysagère. En fait, de tels jalons physiques peuvent également être la source et le justificatif même de la forme que prendront le bâti et surtout l'espace public futurs. Il en va notamment de la qualité de l'expérience et du parcours piéton, de l'expérience quotidienne de ceux qui y vivent ou événementielle de ceux qui viendront visiter. Par exemple, bien que le basilaire de Radio-Canada, avec le déménagement récent de l'institution, soit devenu obsolète, la tour a quant à elle définitivement acquis un statut monumental dans la culture télévisuelle et artistique, comme étendard physique de l'institution publique majeure qui l'habitait. Elle est aussi un repère dans le paysage à rendre accessible

à tous, comme point de vue en hauteur sur la ville, sur le fleuve, le pont et les îles. De par sa position névralgique, une tour réaménagée et rénovée pourrait devenir un emblème encore plus fort.

Finalement, l'enjeu qui transcende les autres est celui de la société en tant que tel. Tout ce projet, toutes ces visions, doivent s'aligner à un objectif phare qui est la redynamisation du quartier, en cohésion avec la réalité sociale du quartier limitrophe.

## **conclure et commencer par le fleuve**

J'ai d'abord cherché à explorer les identités de la ville en général et de cet espace en particulier, tout en effectuant un retour historique critique sur les couches d'information qui le composent et qui l'ont façonné, coupé, divisé et démembré. D'après des observations basées sur l'expérience vécue des lieux et des données plus théoriques, ajouté de souvenirs et de recherches sur des enjeux et des projets partageant certaines similarités clés avec ceux reconnus et nommés ici, j'ai également tenté de produire un éventail de réserves et de recommandations positives quant au devenir des lieux. Au coeur de cet argumentaire se trouve l'espace public, réseau qui doit être pensé avant toute chose, et qui doit être donné dans une forme libre, appropriable et diversifiée aux citoyennes et aux citoyens. C'est ainsi que de l'hypothèse, on expérimentera la ville, encore et encore.

Quel doit être le point de départ de l'intervention à venir? Les quartiers voisins arborent une diversité de bâti et d'échelle, de tissu social et d'histoires plus éclatés et différents les uns que les autres. Si l'historicisme est à rejeter, si le paysage doit être honoré, je suggère en définitive que le point de référence qui génère les traits, les axes, l'implantation et la cohérence du nouveau quartier soit le fleuve, que toute la cohérence de la transformation de ce morceau de ville débute par une cohérence établie sur sa limite la plus franche et la plus immuable. Que l'on commence toute réflexion en se positionnant sur la rive, et qu'on décide vers où l'espace doit se déployer depuis ce point initial, en fonction de ce qu'on y voit et de ce qu'on y vit, un peu comme ce fut le cas aux tout débuts de la colonie. Il n'y avait alors aucune grille quadrillée, aucun grand boulevard où s'ancrer à angle droit. Et de toute manière, pourquoi s'ancrer ainsi? Il n'y avait que le fleuve et la topographie. Puisque l'espace est redevenu une grande page blanche, alors il me semble tout à fait justifié de commencer par le fleuve et d'ensuite aller vers la ville, et non le contraire. Il faut qu'il continue de faire rêver. Ce réflexe assurera que de la rupture naît quelque chose de plus ambitieux et visionnaire et provient de la nature et des couches propres à ce site, et non de logiques formelles venues d'ailleurs dans la ville.

S'il est une certitude, c'est que ce quartier regorge d'un potentiel inouï pour positionner Montréal mondialement en matière de paix et de progrès social, en matière d'ambition urbanistique et architecturale, en matière de pratiques durables novatrices et en matière de mise à l'honneur du paysage urbain et naturel et du patrimoine bâti. On ne peut surtout pas accepter un gaspillage de cette opportunité fondamentale.